

La Restauration du château dans les années 1900

Dossier historique

Un passé mouvementé

Un château fort médiéval

Passer la porte du Haut-Kœnigsbourg, c'est plonger dans l'univers du Moyen Âge. De la cour basse aux appartements meublés du seigneur, l'architecture et l'atmosphère médiévales submergent le visiteur.

L'histoire du château du Haut-Kœnigsbourg débute en effet au 12^e siècle. Pendant des siècles, cette forteresse militaire voit se succéder d'illustres propriétaires dont les Hohenstaufen et les Habsbourg. Plusieurs fois assiégée et détruite, elle est aussi restaurée et modernisée au gré des besoins de ses habitants et de ses propriétaires.

La guerre de Trente Ans lui est cependant fatale. Démantelée par les Suédois en 1633, elle devient une belle et grande ruine qui, happée par les forêts vosgiennes, somnole pendant plus de deux cents ans.

Une ruine qui fait rêver

Au 19^e siècle, le Moyen Âge et ses vestiges fascinent. Excursionnistes, poètes, peintres, photographes mais aussi historiens et architectes s'emparent des ruines. Bon nombre de monuments européens sont alors restaurés pour retrouver leur prestige d'antan.

En 1857, l'historien Louis Spach, membre de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, rêve à haute voix d'un «*Haut-Kœnigsbourg relevé de ses ruines, et transformé non en château fort contre l'ennemi, mais en pacifique musée du Moyen Âge.*»

La ruine, dont 70% est encore en élévation, est classée Monument historique en 1862. Elle est acquise par la ville de Sélestat trois ans plus tard.

Dès les années 1870, l'architecte alsacien Charles Winkler, célèbre pour ses multiples interventions de restauration dans la région - dont l'église Sainte-Foy de Sélestat -, dessine un projet de restitution du Haut-Kœnigsbourg... mais la ville n'ayant pas les moyens financiers nécessaires, le projet restera sans suite.

Un cadeau impérial...

...qui a bien failli ne jamais être offert !

A la toute fin du 19^e siècle, Albert Dieckmann, sous-préfet (*Kreisdirektor*) de Sélestat s'inquiète des dégradations de plus en plus importantes dont souffre la gigantesque ruine. Les différents travaux de consolidation conduits depuis 1856 sont bien insuffisants et manquent cruellement de soutiens financiers.

Alors qu'il prépare une visite de la ruine pour l'empereur Guillaume II, Dieckmann a l'idée de la lui confier : contrairement à la ville de Sélestat, le kaiser aurait les moyens de l'entretenir...

Mais son idée n'est pas du goût du gouverneur (*Statthalter*) du *Reichsland* d'Alsace-Lorraine qui lui rappelle, vertement, que l'empereur n'a pas à recevoir de leçon en politique. Le tenace Dieckmann ne désespère pas pour autant et réussit à convaincre le conseil municipal de Sélestat d'offrir la ruine à l'empereur.

Le 4 mai 1899, depuis le sommet arasé du donjon, Guillaume II accepte le cadeau du conseil municipal de Sélestat et devient ainsi le nouveau propriétaire du Haut-Kœnigsbourg.

Un chantier colossal

Huit ans de travaux

A peine le château est-il acquis par Guillaume II que les travaux commencent. L'empereur souhaite reconstruire intégralement la forteresse telle qu'elle se dressait à la fin du 15^e siècle et confie les travaux à l'architecte-historien Bodo Ebhardt.

Dès 1900, après les gros déblaiements de la ruine, une grande campagne de relevés photographiques est effectuée. Elle se poursuivra tout au long des travaux.

La première pierre est posée en 1901. Le donjon est le premier élément restauré. Sa reconstruction symbolise le pouvoir de son nouveau propriétaire et, de façon très pratique, permet de dégager les pierres du sol. Dès lors, les premières critiques acerbes pleuvent...

En 1906, l'aigle impérial est installé au sommet du donjon. Il était prévu que le chantier soit terminé à cette date mais des problèmes de failles dans les murs ont considérablement ralenti les travaux. Un complément financier se révèle également nécessaire.

Deux ans plus tard, le 13 mai 1908, le château est enfin inauguré en grande pompe. Les travaux de finition et les aménagements intérieurs, dont les peintures murales réalisées par l'artiste alsacien Leo Schnug, se poursuivent néanmoins jusqu'à la Première Guerre Mondiale. Le conflit stoppe tous les travaux, laissant quelques décorations inachevées, comme la chambre "dorée" du donjon, laissée à l'état brut.

Un chantier moderne

La rapidité d'exécution de ce chantier est largement due à la modernité des techniques employées en ce début de 20^e siècle.

Dès 1901, une station de pompage, actionnée par un moteur à essence, fournit l'eau courante aux machines et aux hommes.

Une carrière est ouverte à une centaine de mètres du chantier, à l'Oedenburg. Une locomotive à vapeur, nommée "Hilda" par l'équipe des serruriers qui l'entretient, est mise en service en janvier 1902.

Elle achemine les pierres de la carrière au château. Trente chevaux ont été nécessaires pour tracter ses 5 tonnes de la gare de Sélestat jusqu'au château du Haut-Kœnigsbourg !

Une broyeuse à grès, actionnée par un moteur à vapeur, est utilisée pour produire le sable nécessaire au bon déroulement du chantier.

Deux grues mécaniques sont présentes dès 1901. Une d'entre elles circule sur des rails surplombant le haut-jardin, l'autre est installée à l'intérieur du donjon. Elles sont électrifiées en 1902 par le biais d'une machine à vapeur transportable appelée "locomobile". Grâce à cette technique, le chantier est aussi éclairé, alors que les villages au pied du château n'auront le courant qu'après la Première Guerre Mondiale.

De 30 à plus de 200 ouvriers

La plupart des ouvriers et des contremaîtres sont recrutés dans les villages environnants, par petites annonces ou par recommandation. Quelques compagnons allemands complètent les effectifs, notamment l'équipe des charpentiers.

Les ouvriers ont en charge le gros œuvre (déblaiement, échafaudage, taille de pierre, etc.) et la fabrication des éléments en bois (volets, galeries, charpentes, etc.). Le bois est fourni par des scieries locales.

Les travaux spécialisés en plomberie, gouttières et éléments en cuivre ainsi que l'artisanat d'art (fabrication des poêles en céramique, réalisation des modèles en plâtre pour les sculpteurs, etc.) sont confiés à des entreprises extérieures, en majorité allemandes.

De nombreux corps de métier sont représentés : carriers, tailleurs de pierre, maçons, machinistes, serruriers, charpentiers, forgerons mais aussi aubergiste et cantinière. Un bistrot, une cantine et des dortoirs sont installés sur le site pour les ouvriers, comme le raconte le fils du contremaître des charpentiers :

«Le rythme hebdomadaire de travail était de six fois dix heures. Les ouvriers et employés avaient la possibilité de prendre les repas à la cantine et de se coucher dans des dortoirs.

D'une manière générale, tous les ouvriers profitaient de ces avantages et ne rentraient que le samedi, à pied bien entendu, car il n'y avait pas d'autre moyen de locomotion. Le temps du trajet aller-retour était de trois heures.»

Citation extraite de *Chronique d'une famille alsacienne* par H. BRENNER, fils du contremaître Henri BRENNER, fin 20^e siècle

Ces installations ne signifient cependant pas que les effectifs sont les mêmes tout au long de l'année : d'après les registres de cotisations payées à Sélestat, le nombre d'ouvriers passe, au fil des saisons, de 30 à plus de 200 !

La vie de chantier

A travers les rapports de chantier, quelques personnalités se dégagent.

Charles Dickely, serrurier à Orschwiller (village situé au pied du château), devient responsable des artisans du fer. Son équipe réalise l'ensemble des ferronneries (serrures, herses, chaînes, etc.), installe les machines et assure leur maintenance.

Jusqu'en 1905, il monte tous les jours à pied. Puis il loge sur place, au-dessus de la forge, et installe sa basse-cour à l'Oedenburg ! Après l'inauguration, il réalise encore quelques décorations, dont la grille de la salle du kaiser qu'il forge avec son fils Armand. Parallèlement, il conduit des visites guidées du monument.

Henri Brenner est le chef des charpentiers. Il est déjà reconnu dans la profession lorsque Bodo Ebhardt le sollicite pour devenir contremaître, directement sous ses ordres. Il se marie en 1905 et monte alors tous les jours au départ de Châtenois (village à une dizaine de km du monument) où ses descendants résident toujours.

Il participe aux travaux de finition jusqu'en 1910. En 1908, il est récompensé pour son travail et reçoit la médaille du souvenir en bronze, dont seulement neuf exemplaires furent offerts.

Charles Dickely et la cantinière Rosalie Gassmann sont rémunérés mensuellement. Suite à une grève conduite en mai 1902, les carriers sont rétribués à la tâche (c'est-à-dire au nombre de pierre taillée). Tous les autres ouvriers sont payés à l'heure, tous les quinze jours.

Ils bénéficient en outre de caisses de retraite et d'assurance maladie et invalidité. A partir de 1904, des indemnités sont également versés aux ouvriers accidentés et à leur veuve. Ces indemnités sont prélevées sur le droit d'entrée instauré cette même année. En effet, durant toute la durée des travaux, le château reste ouvert. Le droit d'entrée compense le temps que les ouvriers passent à accueillir les visiteurs, de plus en plus nombreux.

Une restauration ambitieuse

Le rêve de l'empereur

Guillaume II n'a jamais souhaité transformer le Haut-Kœnigsbourg en résidence personnelle et n'y a jamais dormi. Par ailleurs, ne voulant pas se contenter d'une ruine à consolider, il en commande une restauration intégrale. Dès lors, il suit le chantier de très près et le visite tous les ans.

Son ambition est grande. Il veut ressusciter l'époque des chevaliers et offrir au Moyen Âge son musée. Pour y attirer les visiteurs, il veut redonner au château son prestige du 15^e siècle. Dès le départ, l'ouverture au public et le développement d'une économie touristique sont donc présents dans ce projet.

Des raisons politiques expliquent également cette restauration. Cette nouvelle propriété offre à Guillaume II une occasion rêvée pour légitimer son pouvoir en Alsace, annexée en 1871.

Son programme est simple : marquer dans la pierre que l'Alsace a été et restera une terre allemande. La construction de la ville nouvelle de Strasbourg (place de la république, Gallia, palais universitaire) et la restauration du Haut-Kœnigsbourg y participent pleinement.

De plus, mêlant ses armes à celles de Charles Quint sur le portail d'honneur restauré, il se pose en héritier légitime de ce prestigieux empereur, ancien propriétaire du Haut-Kœnigsbourg.

Le château incarne alors la frontière ouest de son empire, tout comme le château de Marienburg (Malbork), aujourd'hui en Pologne, en marque la frontière est.

Le respect du passé

Le jeune architecte berlinois Bodo Ebhardt est nommé par Guillaume II pour diriger les travaux.

A la fois architecte et spécialiste des châteaux forts, il s'appuie sur des principes rigoureux.

Tout d'abord, il conserve et analyse les décombres et pans de mur. Ensuite, il consulte et interprète de nombreux textes d'archive. Enfin, il établit des comparaisons avec d'autres châteaux forts européens.

Toutes ces études lui permettent d'identifier les différentes parties du château, de recréer des décors plausibles et de compléter la ruine de manière vraisemblable.

Les murs encore en place sont vérifiés bloc par bloc et les parties fragiles sont remplacées à l'identique. Une patine permet ensuite d'homogénéiser le tout. Afin de signaler les parties restaurées, B. Ebhardt imagine des marques de restauration : chaque bloc remplacé porte une marque taillée dans la pierre. Chaque marque correspond à une année de travail et l'ensemble compose un calendrier de huit années, de 1901 à 1908. De nos jours, ces signes sont toujours facilement identifiables dans tout le monument.

La polémique

Dès l'attribution du chantier à Bodo Ebhardt, les critiques fusent.

Otto Piper, auteur de la *Burgenkunde* (la première somme scientifique sur les châteaux forts allemands) et rédacteur du journal *Le courrier du Bas-Rhin*, se déchaîne. Guillaume II l'avait d'abord consulté mais son projet de conservation de la ruine ne l'avait pas séduit. Arguant qu'une restauration risque de dénaturer la valeur historique du site, le candidat évincé condamne systématiquement le travail de B. Ebhardt, qu'il accuse d'opportunisme.

La polémique se cristallise surtout autour de la forme du donjon. Alors que Bodo Ebhardt le restitue, avec raison, de forme carrée, les opposants à la restauration certifient qu'il était rond. Ces détracteurs, dont d'éminents scientifiques, vont jusqu'à fabriquer des faux pour prouver leurs dires !

Ces attaques sont évidemment orientées contre le symbole politique que devient le Haut-Kœnigsbourg entre les mains de l'empereur.

Ce dernier n'est pas épargné. Suite à l'inauguration, une partie de la presse régionale et internationale, et des anti-germanistes notoires comme l'illustrateur Hansi, s'en donnent à cœur joie. Ils se moquent du défilé historique. La cérémonie se voulait grandiose, elle s'est déroulée sous une pluie battante ! Le *Kaiserwetter* (le beau temps sensé accompagner l'empereur) s'était éclipsé !

Un financement conséquent

2 350 000 Reichsmarks ont été nécessaires pour mener à bien cette restauration.

Guillaume II consacre 100 000 marks de sa propre fortune à la campagne photographique, la consolidation de l'Oedenburg et l'achat de quelques canons.

Les autres frais, soient 2 250 000 marks, sont financés pour moitié par l'empire et, pour autre moitié, par le *Reichsland* d'Alsace-Lorraine.

La sollicitation financière du *Reichsland* s'appuie sur une étude démontrant, dès 1900, l'intérêt touristique et économique de ce projet pour le territoire alsacien.

Par ailleurs, l'acceptation par les instances locales d'un cofinancement débouche en 1902, sur l'abolition du paragraphe dit "de la Dictature", alignant le statut du territoire sur celui des autres provinces.

Les suites de la restauration

La décoration et l'ameublement du château

Dans l'optique de créer un musée destiné à recevoir du public, le Hohkönigsburgverein (littéralement "Société du Haut-Kœnigsbourg") est chargé de réunir les moyens nécessaires pour décorer et meubler le château.

Composée de professeurs d'université, d'architectes et d'archéologues, cette société est fondée en 1904. Jusqu'à la fin de la Première guerre mondiale, près de 400 membres s'activent en Alsace, Lorraine, Suisse et même au Tyrol pour réunir toute une collection d'objets rhénans (armes, mobilier...) de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance.

En parallèle et dès sa création, la Société assure la promotion touristique du monument. Bien que le site soit encore en chantier, l'entrée devient payante en 1904.

C'est également elle qui organise le défilé historique de l'inauguration du château et qui demande à Leo Schnug, artiste alsacien passionné par le Moyen Âge et spécialiste des uniformes militaires, d'en dessiner les costumes. Après l'inauguration, elle prend en charge les décorations du logis et confie la réalisation des peintures murales de la salle du kaiser (salle des fêtes) et de la salle des trophées à Leo Schnug.

De l'inauguration à nos jours

Le 13 mai 1908, en présence de Guillaume II, et de nombreux officiels, le château est inauguré par un grand défilé historique. On rejoue la prise de possession du château par les Sickingen en 1533, date à laquelle le château est dans un état assez proche de celui retrouvé par Bodo Ebhardt. Cinq cent figurants en costume d'époque défilent solennellement... sous la pluie !

Après la Première guerre mondiale et la signature du Traité de Versailles, le château entre dans le domaine national français. Le monument devient un lieu touristique mais il reste de bon ton d'en critiquer la restauration, œuvre de l'ennemi.

Il faudra attendre l'apaisement des relations franco-allemandes pour que l'ouvrage soit reconsidéré. Après deux guerres mondiales qui l'ont épargné, il est classé Monument historique dans son intégralité en 1993.

Aujourd'hui, 100 ans après sa restauration, le château du Haut-Kœnigsbourg dresse sa fière silhouette au cœur d'une Europe unifiée.

Devenu propriété du Conseil Général du Bas-Rhin en 2007 (actuelle Collectivité européenne d'Alsace), il offre une vision remarquable de ce qu'était un château fort à la fin du Moyen Âge et il apporte un témoignage sur l'histoire européenne du début du 20^e siècle.

Les personnages de la restauration

Guillaume II (1859-1941)

Guillaume II (Friedrich Wilhelm Viktor Albrecht von Hohenzollern), né le 27 janvier 1859, est le dernier empereur allemand et dernier roi de Prusse. Il règne de 1888 à 1918.

Son règne est marqué par la révolution industrielle et un militarisme exacerbé.

Désireux d'être le chef moderne d'un pays dynamique, il renvoie, dès 1890, le chancelier Bismarck et lance un plan économique et social qui transforme l'Allemagne en une grande puissance industrielle.

Il ne renouvelle pas le pacte germano-russe d'assistance mutuelle et mène une politique étrangère agressive qui le met rapidement en confrontation avec le Royaume Uni et la France. Il se rapproche alors de l'Autriche et de l'Italie et entreprend un vaste effort de réarmement. En 1914, il engage son pays dans la Première guerre mondiale. Il abdique le 9 novembre 1918 et se retire aux Pays-Bas où il meurt en 1941.

Tout au long de sa vie, passionné par les arts classiques et l'archéologie, il rêve de Moyen Âge et de vertus chevaleresques. Soucieux d'égaler son grand père Guillaume I^{er} et de s'inscrire dans la lignée des grands empereurs, il exprime son ambition dans la restauration du Haut-Kœnigsbourg. Il suit le chantier de très près, établit des liens étroits avec l'architecte, et visite le chantier tous les ans.

Bodo Ebhardt (1865-1945)

Né le 5 janvier 1865 à Brême d'un père fabricant de meubles, il meurt le 13 février 1945 au château de la Marksburg qu'il habite depuis 1909.

Après avoir suivi des cours d'ébénisterie à l'école des arts décoratifs de Berlin, il devient architecte.

Féru de châteaux forts, il publie en 1898 la *Deutsche Burgen*, livre dans lequel il propose des reconstitutions de ruines. L'année suivante, il fonde l'Association pour la conservation des châteaux forts allemands (*Deutschen Burgenvereinigung*) au château de la Marksburg, à Braubach en Allemagne.

Il édite *Der Burgwart*, une revue sur les châteaux, qui milite en faveur de la conservation, et surtout de la restauration des châteaux forts médiévaux, ce qui lui vaut de nombreuses critiques d'opposants à la restauration.

Sa passion pour le Moyen Âge et ses restaurations de châteaux forts lui attirent la sympathie de Guillaume II, qui lui rend régulièrement visite dans son atelier berlinois.

Dans le cadre de la restauration du Haut-Kœnigsbourg, il voyage beaucoup à l'étranger pour s'inspirer de forteresses existantes. De surcroît, il mène souvent plusieurs chantiers en même temps, ce qui lui vaudra le sobriquet de « rasender Bodo » (Bodo le pressé !)

Leo Schnug (1878-1933)

Léo Schnug est un dessinateur, artiste-peintre, né à Strasbourg en 1878. Victime de l'alcool et de la solitude, il décède à l'hôpital psychiatrique de Brumath-Stephansfeld, le 15 décembre 1933. Il repose au cimetière de Lampertheim, dans le Bas-Rhin, où sa tombe peut toujours être visitée.

Sa première intervention au château date de 1908, lorsqu'il prépare les croquis des costumes du défilé de l'inauguration. Jusqu'en 1914, il peint les principales peintures murales du monument, dont la fameuse salle des fêtes de l'empereur et la salle des trophées de chasse.

Il est aussi l'auteur des œuvres suivantes :

- "Saint Martin partageant son manteau" (Musée de Strasbourg)
- Décorations murales de la Maison Kammerzell et l'ex-pharmacie du Cerf à Strasbourg
- "Der von Tierstein" à la mairie de Lampertheim

Bibliographie indicative

- *Le Haut-Kœnigsbourg.*
Jean des Cars, François Loyer, Bernard Hamann, Monique Fuchs.
Editions d'Art J.-P. Barthélémy, Besançon, 1991.
- *Le château du Haut-Kœnigsbourg. A la recherche du Moyen Âge.*
Laurent Baridon, Nathalie Pintus.
Editions du patrimoine, Paris, 1998.
- *Haut-Kœnigsbourg.*
Collection Connaissance des Arts.
Editions du patrimoine, Paris, 1996.
- *Haut-Kœnigsbourg : L'épopée d'une renaissance.*
Bernard Hamann.
Editions L'Alsace, Mulhouse, 1990.